

# Franz Bartelt

## Le fémur de Rimbaud



folio



COLLECTION FOLIO



Franz Bartelt

Le fémur  
de Rimbaud

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2013.*  
Illustration © Yogysic/Getty Images (détail).

Écrivain aussi prolifique que discret, Franz Bartelt est né en 1949. Quelques années plus tard, sa famille s'installe dans les Ardennes. Il commence à écrire vers l'âge de treize ans et quitte l'école mais pas les livres. Après avoir travaillé un temps dans une usine de transformation de papier, il écrit des chroniques dans le quotidien *L'Ardennais*. Depuis les années 1980, il se consacre exclusivement à l'écriture et publie son premier roman, *Les fiancés du paradis*, en 1995. Il est aujourd'hui l'auteur de plus d'une quinzaine de romans, dont *Les bottes rouges* (2000), qui a reçu le Grand Prix de l'humour noir, et *Le fémur de Rimbaud* (2013) ; de romans policiers comme *Le jardin du Bossu* (2004) ; de recueils de nouvelles, *Le bar des habitudes* (2005), récompensé par le prix Goncourt de la nouvelle ; et de plusieurs pièces de théâtre. Franz Bartelt vit près de la frontière belge.





« Menti, sur mon fémur!  
... j'ai deux fémurs bistournés et gravés!  
J'ai mon fémur! j'ai mon fémur! j'ai mon fémur!  
C'est cela que depuis quarante ans je bistourne  
sur le bord de ma chaise aimée... »

ARTHUR RIMBAUD



# 1

Autant jouer cartes sur table : je ne suis pas n'importe qui. Je ne l'ai jamais été. Solitaire, mais sociable. Taciturne, mais beau parleur. Intelligent, mais sans prétention. Plutôt beau garçon, n'ayons pas peur de la vérité, mais dénué de la vanité des bellâtres.

Si j'avais voulu, j'aurais pu devenir ingénieur. J'avais la tête aux calculs. Ou acteur de superproductions. J'avais le physique. Et mon patronyme m'y prédisposait. On verra cela plus loin. Pour l'instant, essayons de construire le discours. Ne nous laissons pas détourner par la digression. Allons.

Doté d'une voix grave et juste, qui enchantait ceux qui entendaient mes exercices d'improvisation vocale, j'ai pendant un moment incliné pour une carrière dans la chanson de variété. D'ailleurs, j'ai commencé comme vendeur de disques, il y a longtemps. C'était un signe, pour ne pas dire un symptôme.

À vrai dire, j'étais doué en tout. C'était même

trop. On me donnait une boulette d'argile, je la transformais en bille ou en tête de pape, au choix, selon ce qu'on me demandait. Le résultat était toujours ressemblant : formidable ! Un pinceau, une boîte de couleurs, je suis sûr que j'aurais battu Picasso dans sa spécialité, quasi. Mais on ne m'a jamais offert le coffret du peintre en herbe. Je n'ai donc pas pu me rendre compte par moi-même. Une perte pour l'histoire de l'art.

En vérité, je me suis aperçu incidemment que j'étais très mahousse en peinture lorsque les hasards de la vie m'ont fait travailler chez un pâtissier. J'écrivais les formules sur les gâteaux, à l'occasion des anniversaires, des premières communions, des mariages, des pots de départ. Dans cette discipline, j'étais costaud. Pour le décor, je dessinais des anges à la crème, des roses au sucre, toutes sortes de sujets classiques, allégoriques ou non, et même, une fois, des pattes d'oiseaux en chocolat, pour les vingt ans du club ornithologique ardennais. Mon chef-d'œuvre. Un triomphe auprès des amis des bêtes.

Par nature, la pâtisserie, on ne peut pas lui en vouloir, limite la créativité de l'artiste, il faut le dire, ce n'est pas calomnier cette splendide activité, si utile par ailleurs, et parfaitement émouvante dans ses œuvres, mais dans les arts pâtisseries l'artiste contingente ses aptitudes. Il ne s'exprime pas à fond. Il se gâche. Il faut le savoir.

Par la suite, j'ai joué du tambour à la terrasse des bistrots, l'été, saison des aubades. J'ai vendu

des jonquilles sur les marchés, et des cartes postales. Puis de la quincaillerie. En même temps, mon cerveau imaginait des modèles de haute couture, des scénarios de films américains, composait des symphonies contemporaines. J'avais ça en moi. Je l'ai toujours eu. Je suis un inventif. J'aurais dû noter tout ça. Mais j'arrête là. Je pourrais parler de mes dons pendant des heures, des jours. J'adore raconter ma vie qui n'est pas la vie de tout le monde. Du reste, je m'appelle Monroe. Comme Marilyn, exactement pareil. Mais on m'appelle Majésu. Majésu Monroe. Ce n'est pas non plus le nom de n'importe qui.

Cette année-là, je tenais une petite brocante. Que de l'objet de qualité. Pas des vieilleries à poussières. Non, vraiment de la brocante originale, pour amateurs éclairés. Par exemple, je proposais un mouchoir taillé dans le saint suaire de Turin. Authentifié par de pieux péninsulaires.

Parmi les merveilles exposées, le collectionneur n'avait que l'embaras du choix, une chaussette d'Arthur Rimbaud avec un trou au gros orteil (le trou était d'Arthur, la chaussette de sa mère), un os de la main de Napoléon, une éprouvette (étanche) contenant la vérole d'Alfred de Musset, un bocal (étanche) rempli de morpions anglais vieux de trois siècles, en bon état de conservation.

Une de mes fiertés était d'avoir réussi à me procurer le tube digestif de Pantagruel. J'ai

dû m'en séparer pour payer l'assurance de la camionnette.

Mon catalogue affichait huit centaines de raretés, dont la plupart étaient si rares qu'elles mériteraient d'être qualifiées d'uniques. Et je n'aborde pas mes accessoires religieux, mes poudres miraculeuses, mes œufs de Colomb en saindoux cristallisé, le véritable portrait du Christ à la mine de plomb par un officier romain qui le voyait tous les jours, en ce temps-là. Je reviendrai plus tard sur mon commerce. Procédons dans l'ordre.

On a beau dire, mais c'est toujours un bon début de commencer par le commencement. Au commencement, donc, c'était jour de marché à Larcheville. Un samedi, en fin d'après-midi. Devant mon étalage, une femme piétinait depuis deux ou trois minutes. Jolie. La blonde un peu pointue de l'os, l'épaule maigre, le sein petit, petit derrière, très vêtue à l'ardennaise, petite laine de rigueur, malgré la chaleur ambiante. Quand elle est apparue, j'étais en train de lire *Déontologie de la chambre à air*, une cosmogonie ardue, récupérée la veille en vidant un grenier. La chalande semblait intéressée par une bague.

« Elle est belle, ai-je dit. Elle a appartenu à la sœur de Raspoutine.

— À la sœur de Raspoutine ?

— La cadette. Oui, car Raspoutine en avait deux, comme vous n'êtes pas sans le savoir. Donc, la cadette et l'aînée, les deux faisant la

paire, pour ainsi dire. La bague de l'aînée a été confisquée par les révolutionnaires, en dix-sept ou un peu plus tard, je n'ai pas la mémoire des dates au jour près. C'est une bague authentiquement historique. Je ne la vendrais pas si je n'avais pas les certificats. Tout en russe d'époque. Pour trente boulets européens, elle est à vous. Avouez que pour un objet de ce prix, ce n'est pas cher.

— En effet. C'est de l'ancien au prix du neuf.

— Voulez-vous l'essayer ? Je suis sûr qu'elle vous ira comme un gant. Je vois votre style. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? »

Elle s'est dite dame de compagnie. En fait, elle jouait aux cartes avec des vieux, trois ou quatre fois par semaine, au café ou à domicile, je l'ai su quelques jours plus tard. La bague lui faisait un beau doigt. Commercialement, je n'ai pas économisé une exclamation admirative :

« Quel beau doigt elle vous fait, madame !

— Vous trouvez ? a-t-elle dit, à voix presque basse.

— Un doigt de princesse, madame ! Elle vous fait un doigt de princesse ! Cette bague vous était destinée ! Elle vous attendait ! Elle n'attendait que vous ! »

Malgré ma fougue, elle semblait hésiter, douter, se poser des questions. Elle levait la main dans la lumière, examinait le bijou, repliait les doigts, les étendait.

« Ah, madame, votre doigt est mis en valeur ! Et vous serez la seule femme au monde à porter cette bague ! La seule ! Foi de moi !

— Elle me plaît. Mais c'est une folie, n'est-ce pas? Trente boulets, c'est tout de même de l'argent, je trouve.

— Je peux vous consentir un rabais, une ristourne, une remise!

— J'aimerais mieux des facilités de paiement», a-t-elle dit en baissant les yeux, comme une pauvre gênée de devoir étaler son dénue-

ment. Généreux comme je suis, pétri d'humanisme véritable et de convictions philanthropiques, la femme indigente m'a toujours bouleversé. Je suis sujet à toutes les pitiés, enclin à toutes les faiblesses, aux compassions les plus ruineuses. Cette femme me plaisait. Physiquement, je veux dire. Elle me troublait. Je me sentais attiré.

«Vous êtes pauvre, c'est ça, ai-je dit en prenant un air qui allait avec les paroles.

— Ce n'est pas ça, a-t-elle dit, mais en ce moment c'est difficile. J'ai du mal à joindre les deux bouts.

— Vous avez quand même de la chance d'avoir deux bouts. Il y en a qui n'en ont qu'un. Ou pas du tout. Et là, c'est de la misère, plus un seul bout!

— Je n'en suis pas là, tout de même...

— Cette bague vous portera bonheur, madame. Et c'est tellement vrai qu'elle a déjà amorcé son action en votre faveur, puisque je vous l'accorde, ce paiement en trois fois. Sans frais.

— Et en six fois, ce ne serait pas possible? »



Marché conclu. Dans mon carnet, j'ai noté son identité, son adresse, son téléphone. Elle s'appelait Noème. Pas Noémie. J'écris bel et bien « Noème ». Je ne savais pas que ça existait, les femmes qui s'appellent Noème. Noème Parker, 35 rue du Yactus, troisième étage, face escalier. Déjà toute une histoire.

C'était une période où j'étais en fonds. Coup sur coup, j'avais vendu le cure-dents de Landru, le fil à plomb d'un bâtisseur de cathédrale, une reproduction métallique d'un louis d'or ayant appartenu à un arrière-petit-neveu d'Henri IV et une édition originale d'un ouvrage de Jean-Paul Bourrez : *En passant par la Bouteille*, dont la caractéristique est d'être le livre le moins recherché par les bibliophiles. Dire que j'avais du blé plein les poches serait exagéré, mais je vivotais dans une aisance certaine, raison pour laquelle, le soir tombant sur la place, j'ai invité Noème à boire un verre au café des Arcades. Elle ne voyait pas pourquoi elle aurait refusé cette grâce à un commerçant qui lui facilitait le paiement.

« Je remballe le bazar et je suis à vous ! La bague continue son effet bénéfique, non ? Vous aimez la bière ? »

Elle aimait tout ce qui se boit. Avec les vieux à qui elle tenait compagnie, elle s'était aguerrie aux diverses boissons en cours dans les bistrot, à commencer par la mesure de vin rouge et le boque de bière. (J'écris « boque » au lieu de « bock ». C'est une orthographe personnelle. Il

y a des choses que je n'aime pas tellement partager avec les académiciens.)

Ce qui s'est passé au café des Arcades, je serais bien en peine de le raconter aujourd'hui. Peut-être la confirmation d'un coup de foudre. En tout cas, la bière coulait à flots sur nos bavardages. C'était une femme qui n'avait rien à cacher. Elle me parla donc de sa vie malheureuse avec un animateur de rue, dans la banlieue, un type qui prêchait les droits de l'homme au trouduc qui traîne le bitume et qui, le soir, les infligeait à sa gonzesse en la ratatouillant, avant de la passer à la casserole. Dans l'humanitaire, ce sont des mœurs en vogue. Mais ça ne plaît pas à toutes les femmes.

«Je comprenais qu'il avait les nerfs, expliquait-elle. Toute la journée à essayer de raisonner des sauvages, c'est pas une vie non plus. Mais je l'ai quitté. Il décevait trop l'idée que j'avais de l'amour.

— C'est quoi, votre idée de l'amour? » j'ai demandé.

Elle a regardé au plafond, où il n'y avait rien à voir puisque aussitôt ses yeux sont revenus vers moi, qui suis un spectacle séduisant, j'en ai conscience.

« Mon idée de l'amour, elle a dit, c'est le romantisme, le héros qui sait ce qu'il veut, l'homme protecteur de la femme, le type qui a des bras et une cervelle, qui sait se faire respecter en tous lieux et à toute heure, même après quinze anisettes.

— Je ne voudrais pas avoir l'air d'en rajouter, j'ai dit, mais je suis votre homme.

— Comment ça ?

— Votre homme ! Je corresponds exactement aux souhaits de votre petite annonce. J'évite l'anisette, produit méditerranéen, mais, preuves au comptoir, je ne me remplis pas à moins de quarante bières. Ici, tout le monde peut en témoigner, je suis lucide jusqu'à la dernière goutte. Un prodige, une force de la nature, entre Byron, Victor Hugo et Paul Verlaine. Je ne voudrais pas faire l'article, mais la liste de mes prouesses est interminable. Et si vous voulez que j'enfonce le clou, je vous dirai que je n'ai pas vomi une fois dans ma vie. Je charge, tout passe. Et je demeure correct. »

Tout de suite, elle s'est rendu compte que je n'étais pas commun. Elle avait des assiettes à la place des yeux, la bouche déjà compréhensive. Question bière, elle ne prenait pas de retard sur moi qui allais à un rythme empreint de savoir-vivre, car je sais régler ma consommation selon les usages de la convivialité. Quand je vais de conserve avec une dame, je n'abuse pas de ma force, même si la soif me persécute. C'est ma façon d'être galant, une vertu en voie de disparition de nos jours.

On était tellement partis tous les deux, tellement confortables l'un avec l'autre, qu'on n'a pas su se quitter et qu'on est allés, rue Jean-Jaurès, se bâfrer d'une pizza aux quatre fromages. C'est moi qui payais, j'avais prévu. J'étais en forme, je lui ai fait le grand jeu. Je lui ai tout

dit, toute ma vie, les détails, les exploits, les conquêtes, les dons surprenants, les aventures.

«Vous êtes incroyable, répétait-elle entre deux bouts de pizza.

— C'est le mot, j'ai dit. Je suis né comme ça. Je fais ce que je veux de mes dix doigts. Je fais ce que je veux de mon cerveau. Je fais ce que je veux de ma sensibilité. Je suis à la fois artiste, scientifique, mystique, un homme complet.

— Un génie, a-t-elle conjecturé.

— Je n'irai pas jusque-là, évidemment. En tout cas, ce n'est pas à moi de le dire. De votre part, j'accepte la qualification, bien entendu. D'ailleurs, elle correspond à mon intime conviction et, par conséquent, à la réalité. Néanmoins, elle ne définit qu'une toute petite partie de mon être. Vous savez, le génie est une névrose. Moi, j'ai la prétention d'être normal.»

En fait, je n'essayais pas de lui en foutre plein la vue, pas du tout. L'amour qui naissait dans mon cœur me prescrivait de mettre toutes les chances de mon côté. J'étais fou d'elle, je voulais qu'elle soit folle de moi. C'est humain, le désir de réciprocité. De temps en temps, je lui cédaï la parole, en démocrate égalitaire. Elle me confiait ses misères, ses déboires, ses espérances. C'était une fille de nantis. Son père était propriétaire de bien des entreprises florissantes en France, en Belgique et au Luxembourg. Sa mère était dépressive.

«Mais elle se force un peu, disait Noème. À partir d'un certain niveau de revenus, dans

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LES FIANCÉS DU PARADIS, 1995.  
LA CHASSE AU GRAND SINGE, 1996.  
LE COSTUME, 1998.  
LES BOTTES ROUGES, 2000.  
LE GRAND BERCAIL, 2002.  
CHARGES COMPRISES, 2004.  
LE JARDIN DU BOSSU, 2004, coll. « Série Noire » (« Folio Policier », n° 434).  
LE BAR DES HABITUDES, 2005 (« Folio », n° 4626).  
CHAOS DE FAMILLE, 2006, coll. « Série Noire ».  
PLEUT-IL ?, 2007.  
PETIT ÉLOGE DE LA VIE DE TOUS LES JOURS, 2009 (« Folio 2 € », n° 4954).  
LA MORT D'EDGAR, 2010.  
LE TESTAMENT AMÉRICAIN, 2012.  
UNE SAINTE FILLE et autres nouvelles, 2012 (« Folio 2 € », n° 5415, nouvelles issues du recueil LA MORT D'EDGAR).  
LE FÉMUR DE RIMBAUD, 2013 (Folio n° 5906)

### *Chez d'autres éditeurs*

- D'UNE ARDENNE ET DE L'AUTRE, *Éditions Quorum*, 1997.  
LES ARDENNES, photos Jean-Marie Lecomte et Pascal Stritt, *Éditions Siloë*, 1997.  
LE CHEVAL ARDENNAIS, *Éditions Castor & Pollux*, 1999.  
SIMPLE, *Mercurie de France*, 1999.  
SUITE À VERLAINE, avec des photos de J.-M. Lecomte, 1999.  
MASSACRE EN ARDENNES, avec Alain Bertrand, *Éditions Quorum*, 2000.  
AUX PAYS D'ANDRÉ DHÔTEL, avec des dessins de Daniel Casenave, *Éditions Traverses*, 2000.

NULLE PART, MAIS EN IRLANDE, *Le Temps Qu'il Fait*, 2002.

TERRINE, RIMBAUD, illustrations de Johan De Moor, *Estuaire*, 2004.

PLUTÔT LE DIMANCHE, *Labor*, 2004.

LIAISON À LA SAUCE, *Éditions Galopin*, 2005.

LA BEAUTÉ MAXIMALE, *Éditions Galopin*, 2005.

TEDDY, *Éditions Six pieds sous terre*, 2006.

LES BISCUITS ROSES, *Éditions La Fontaine*, 2007.

LES NŒUDS, *Éditions Le Dilettante*, 2008.

LA BELLE MAISON, *Éditions Le Dilettante*, 2008.

NADADA, *Éditions La Branche*, 2008.

JE NE SAIS PAS PARLER, *Éditions Finitude*, 2010.

PARURES, *Éditions In8*, collection « Polaroid », 2010.

ARGONNE, photographies de Jean-Marie Lecomte, *Éditions Noires Terres*, 2010.

LA FÉE BENINKOVA, *Éditions Le Dilettante*, 2011.

DES PARENTS ? : POUR QUOI FAIRE ?, illustrations d'Aurélié Blard-Quintard, *Éditions Bayard jeunesse*, 2011.

POL PAQUET : L'ART C'EST LA VIE, RÉTROSPECTIVE, avec Gilbert Lascault, *Silvana Editoriale*, 2012.

FACULTATIF BAR, *Éditions d'un noir si bleu*, 2012.

HOPPER, L'HORIZON INTRA MUROS, *Éditions Invenit*, 2012.

LA BONNE A TOUT FAIT, *Éditions Baleine*, 2013.